Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 73 (1944)

Heft: 4-5

Artikel: Avec Antoine de Saint-Exupéry à la découverte de la terre et de l'homme

Autor: Overney, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040733

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Avec Antoine de Saint-Exupéry à la découverte de la terre et de l'homme

Dans ses nombreux voyages qui devaient exciter sa sensibilité, éveiller en lui des émotions nouvelles, Barrès recherchait toujours la musique née du meilleur de lui-même, de sa race, de ses origines, de sa terre, de tout ce qui le rattachait à une lignée, à un coin de terre, à une civilisation. A Tolède, à Venise, au Montserrat, à Sparte, en Egypte, c'est sa musique qu'il veut entendre et reconnaître. Ainsi Saint-Exupéry, entraîné par un vol vertigineux d'un horizon à un autre, aviateur plongé dans un périlleux métier d'homme. C'est l'Homme qui l'intéresse, c'est vers un idéal de l'homme qu'il s'élève et, dans la course ardente en plein ciel, il emporte avec lui les joies et les soucis de l'homme, ses plus fortes aspirations et son plus noble dépouillement. « Qui va naître ? Nous ne sommes pas un cheptel à l'engrais, et l'apparition d'un Pascal pauvre pèse plus lourd que la naissance de quelques anonymes prospères. »

Cette magnifique affirmation de la dignité humaine, de la suprématie de l'esprit, mécontentera tous ceux qui ont rêvé le perfectionnement de l'homme par le seul bien-être et le confort généralisé. Qui ont oublié que l'homme grandit par l'énergie de sa volonté, la générosité de son cœur, la culture de son esprit, l'harmonieux équilibre de ses facultés, la droiture de ses aspirations, la noblesse de son âme. Qui ont oublié la grandeur d'un métier parce qu'ils ont dégradé le travail en avilissant le travailleur. « La grandeur d'un métier est, peut-être, avant tout d'unir les hommes : il n'est qu'un luxe véritable, et c'est celui des relations humaines. » On peut multiplier les places de jeu, les piscines, les plages, le « sport pour tous », les W. C. perfectionnés, les hauts salaires et les autos pour chaque bourse ; mais on n'aura, par là, rien fait encore qui délivre et sauve l'homme. « En travaillant pour les seuls biens matériels, nous bâtissons nous-mêmes notre prison. Nous nous enfermons solitaires, avec notre monnaie de cendre qui ne procure rien qui vaille la peine de vivre. »

On ne doit pas à l'argent les heures les plus heureuses, les plus lourdes de souvenirs ; ni l'amitié, ni la royauté enivrante qu'éprouve l'homme au centre du métier auquel il se donne, ni l'exaltante beauté du monde après l'effort, ce « concert de petites choses qui nous récompensent ». Confort, argent, bien-être, toutes ces idoles d'un jour deviennent autant de servitudes écrasantes ; elles nous attachent plus fort à tout ce qui est de la terre ; elles étouffent peu à peu en nous l'appel de l'ange, de l'esprit. Elles délivrent la bête.

Elles voilent en nous notre dignité d'homme libre comme un astre noir obscurcit le soleil. Elles font de nous des esclaves et non des maîtres. « Il en est, pris dans l'engrenage de tous les métiers, auxquels sont interdites les joies du pionnier, les joies religieuses, les joies du savant. On a cru que pour les grandir, il suffirait de les vêtir, de les nourrir, de répondre à tous leurs besoins. Et l'on a, peu à peu, fondé en eux le petit bourgeois de Courteline, le politicien de village, le technicien fermé à la vie intérieure. » Saint-Exupéry qui aimait, au-dessus des zones de brouillard, à lire son chemin dans les astres méprise cette mesquine conception de la vie. Lui qui n'a méprisé ni les orages, ni la tempête, ni le vent, ni le sable, ni le danger. C'est que la grandeur n'est pas là.

Elle réside d'abord, comme pour Péguy, dans le métier auquel il faut se donner tout entier afin que l'œuvre soit parfaite, achevée, sans défaut. « Sans nulle trace de poussière. » Il s'agit de bien comprendre ces choses. Le métier nous permet de nous grandir ; il nous donne l'occasion de nous dépasser, d'élever l'horizon de notre vie, de porter tout un monde en nous-mêmes dans les plus obscures circonstances et les plus humbles lieux. Il faut le cultiver avec une jeune ferveur, être fier de porter au cœur ce secret, cet appel, ce but à atteindre. Par lui, on entre en conversation avec l'univers. Car tout se tient dans l'ordre de Dieu et chacun, s'il demeure avec une implacable ferveur à la place qui lui fut marquée, collabore à la beauté du monde. Mais il n'est pas de réussite sans renoncement. Et le métier nous demande cette autre forme de la grandeur : « se renoncer ». Saint-Exupéry vient d'être choisi pour son premier vol d'Afrique. Le temps est mauvais, l'orage menace, les étoiles s'éteignent. Qu'importe ? « Cependant, ces mots d'ordre qui m'engageaient si gravement, je les recevais près des vitrines éclairées, où luisaient les cadeaux de Noël. Là semblaient exposés, dans la nuit, tous les biens de la terre, et je goûtais l'ivresse orgueilleuse du renoncement. J'étais un guerrier menacé : que m'importaient ces cristaux miroitants destinés aux fêtes du soir, ces abat-jour de lampes, ces livres. Déjà je baignais dans l'embrun, je mordais déjà, pilote de ligne, à la pulpe amère des nuits de vol. »

Le renoncement accepté donne la paix. « Il semble à ces heures-là que l'on se découvre soi-même et que l'on devienne son propre ami. Plus rien ne saurait prévaloir contre un sentiment de plénitude qui satisfait en nous je ne sais quel besoin essentiel que nous ne nous connaissions pas... Comment oublierais-je moi-même, qu'enfoui dans le sable jusqu'à la nuque, et lentement égorgé par la soif, j'ai eu si chaud au cœur sous ma pèlerine d'étoiles. »

Mais il y a des métiers — le nôtre, direz-vous — hérissé de difficultés. Je l'espère bien. Il faut que les difficultés surgissent au

long des jours ; elles nous obligent à lutter, à donner notre mesure, à vaincre. Car nous n'aimons pas les défaites. La vie quelque peu austère délivre de la médiocrité. Dans un monde facile, avec des métiers sans obstacles, il n'y aurait bientôt plus que des fossiles. On le devient très vite, constatait Delacroix. D'Exupéry le note aussi : « Vieux bureaucrate, mon camarade, nul jamais ne t'a fait évader et tu n'en es point responsable. Tu as construit ta paix à force d'aveugler de ciment, comme le font les ermites, toutes les échappées vers la lumière. Tu t'es roulé en boule dans ta sécurité bourgeoise, tes routines, les rites étouffants de ta vie provinciale, tu as élevé cet humble rempart contre les vents et les marées et les étoiles. Tu ne veux point t'inquiéter des grands problèmes, tu as eu bien assez de mal à oublier ta condition d'homme. Tu n'es point l'habitant d'une planète errante, tu ne te poses point de questions sans réponse : tu es un petit bourgeois. Nul ne t'a saisi par les épaules quand il en était temps encore. Maintenant, la glaise dont tu es formé a séché, et s'est durcie, et nul en toi ne saurait désormais réveiller le musicien endormi, ou le poète, ou l'astronome qui, peut-être, t'habitaient d'abord. Je ne me plains plus des rafales de pluie. La magie du métier m'ouvre un monde où j'affronterai, avant deux heures, les dragons noirs et les crêtes couronnées d'une chevelure d'éclairs bleus, où, la nuit venue, délivré, je lirai mon chemin dans les astres. »

Le métier nous marque de ses exigences et nous donne notre vrai visage d'homme. « Il est une qualité qui n'a point de nom. Peut-être est-ce la « gravité », mais le mot ne satisfait pas. Car cette qualité peut s'accompagner de la gaîté la plus souriante. C'est la qualité même du charpentier qui s'installe d'égal à égal en face de sa pièce de bois, la palpe, la mesure et, loin de la traiter à la légère, rassemble à son propos toutes ses vertus. » Ces lignes me font songer à Mgr Dévaud. Il était, lui aussi, grave et souriant ; il disait, lui aussi, que le métier est un sacerdoce ; que par lui nous nous grandissons à nos propres yeux, nous nous libérons. « Celui qui donne un coup de pioche veut connaître un sens à son coup de pioche. Et le coup de pioche du bagnard, qui humilie le bagnard, n'est point le même que le coup de pioche du prospecteur, qui grandit le prospecteur. Le bagne ne réside point là où des coups de pioche sont donnés. Il n'est pas d'horreur matérielle. Le bagne réside là où des coups de pioche sont donnés qui n'ont point de sens, qui ne relient pas celui qui les donne à la communauté des hommes. Et nous voulons nous évader du bagne. »

Car il y a la communauté des hommes. Il faut s'inscrire dans son orbe, n'être pas uniquement l'homme d'un métier, mais un homme. Un homme en rapport avec d'autres hommes, qui a déve-

loppé en lui des qualités d'homme. Sa seule présence est alors déjà un réconfort ; dans le plus hostile des milieux, il rayonne en silence, en secret, comme une rose cachée distille son parfum. L'amitié est une des formes de cette noblesse humaine. Il faut nourrir pour elle une authentique ferveur. Elle nous soutient lors des coups durs, elle nous guide aux virages dangereux, nous éclaire aux carrefours obscurs, nous exalte aux heures graves. Elle double nos joies et réduit nos peines. Elle nous permet d'être protégés et protecteurs, dirigés et directeurs, soumis et chefs. Les égoïstes n'ont pas d'amis. D'Exupéry, dont la vie fut tissée de continuels dangers, avait au cœur le culte de l'amitié. Sans elle, il eût souvent sombré. Lorsqu'il parle d'elle, c'est avec piété et sa phrase devient un chant. Le voici, à la tombée du jour, sur la côte de Rio de Oro. Trois avions, dont le sien, ont fait un atterrissage forcé. Ils sont en plein désert, entourés de dissidents armés qui les guettent. Ils s'installent pour la nuit « dans un isolement des premières années du monde », ils bâtissent avec des caisses vides éclairées d'une bougie « un village d'hommes ».

« Groupés pour la nuit sur cette grande place de notre village, ce coupon de sable où nos caisses versaient une lueur tremblante, nous avons attendu. Nous attendions l'aube qui nous sauverait, ou les Maures. Et je ne sais ce qui donnait à cette nuit son goût de Noël. Nous nous racontions des souvenirs, nous nous plaisantions et nous chantions... Nous goûtions cette même ferveur légère qu'au cœur d'une fête bien préparée. Et cependant, nous étions infiniment pauvres. Du vent, du sable, des étoiles. Un style dur pour trappistes. Mais, sur cette nappe mal éclairée, six ou sept hommes qui ne possédaient plus rien au monde, sinon leurs souvenirs, se partageaient d'invisibles richesses. Nous nous étions enfin rencontrés... »

Mais s'appuyer sur les amis ne suffit pas. Nous sommes tous engagés dans la lutte du monde ; nous devons apporter notre pierre à l'édifice, construire courageusement le château des jours que Dieu nous départit. Nous avons un rôle à jouer sur ce théâtre, une place à bien tenir. Nous sommes responsables. De quoi ? Comment on doit l'être et jusqu'à quel point, d'Exupéry nous contant la vie de Guillaumet, le vainqueur des Andes, nous le dira. Guillaumet a capoté en plein massif au milieu d'une tempête de neige dont il attend la fin pendant quarante-huit heures. Après quoi, à travers les glaces, les neiges, il partit à pied, escaladant des cols de cinq mille mètres, progressant le long de parois verticales, saignant des pieds, des genoux, des mains, par quarante degrés de froid, sans vivres. Il lutta avec « un entêtement de fourmi », il marcha, n'ayant plus de souliers, pendant cinq jours et quatre nuits. Et il arriva au but. Il eut cent fois, épuisé, l'envie de se coucher là, pétrifié de froid, et de mourir. Mais une force — une force morale — était en

lui qui l'obligeait à repartir. « Dans la neige, on perd tout instinct de conservation. Après deux, trois, quatre jours de marche, on ne souhaite plus que le sommeil. Je le souhaitais. Mais je me disais : ma femme, si elle croit que je vis, croit que je marche. Les camarades croient que je marche. Ils ont tous confiance en moi. Et je suis un salaud si je ne marche pas. »

Faut-il parler du courage de cet homme ? Non ; Guillaumet hausserait les épaules. Son courage n'est qu'un effet de sa droiture. Sa grandeur est ailleurs. D'Exupéry va nous le dire en une page si belle qu'il faut la citer tout entière.

« Sa grandeur c'est de se sentir responsable. Responsable de lui, du courrier et des camarades qui espèrent. Il tient dans ses mains leur peine ou leur joie. Responsable de ce qui se bâtit de neuf, là-bas, chez les vivants, à quoi il doit participer. Responsable un peu du destin des hommes, dans la mesure de son travail.

Il fait partie des êtres larges qui acceptent de couvrir de larges horizons de leur feuillage. Etre homme, c'est précisément être responsable. C'est connaître la honte en face d'une misère qui ne semblait pas dépendre de soi. C'est être fier d'une victoire que les camarades ont remportée. C'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde.

On veut confondre de tels hommes avec les toréadors ou les joueurs. On vante leur mépris de la mort. Mais je me moque bien du mépris de la mort. S'il ne tire pas ses racines d'une responsabilité acceptée, il n'est que signe de pauvreté ou d'excès de jeunesse. J'ai connu un suicidé jeune. Je ne sais plus quel chagrin d'amour l'avait poussé à se tirer soigneusement une balle dans le cœur. Je ne sais à quelle tentation littéraire il avait cédé en habillant ses mains de gants blancs, mais je me souviens d'avoir ressenti en face de cette triste parade une impression non de noblesse mais de misère. Ainsi, derrière ce visage aimable, sous ce crâne d'homme, il n'y avait rien eu, rien. Sinon l'image de quelque sotte petite fille semblable à d'autres.

Face à cette destinée maigre, je me rappelais une vraie mort d'homme. Celle d'un jardinier, qui me disait : « Vous savez... parfois je suais quand je bêchais. Mon rhumatisme me tirait la jambe et je pestais contre cet esclavage. Eh bien, aujourd'hui, je voudrais bêcher, bêcher dans la terre. Bêcher, ça me paraît tellement beau ! On est tellement libre quand on bêche ! Et puis, qui va tailler aussi mes arbres ? » Il laissait une terre en friche. Il laissait une planète en friche. Il était lié d'amour à toutes les terres et à tous les arbres de la terre. C'était lui le généreux, le prodigue, le grand seigneur ! C'était lui, comme Guillaumet, l'homme courageux, quand il luttait au nom de sa Création, contre la mort. »

Comprendre ainsi son « métier d'homme » c'est libérer en nous

l'ange qui veille. Notre vie ne sera pas un bagne si nous savons nous rattacher à une cause qui nous dépasse, qui nous rend solidaires les uns des autres, unis, indispensables — là où nous sommes — à l'harmonie, à la beauté du monde. « Puisqu'il suffit, pour nous délivrer, de nous aider à prendre conscience d'un but qui nous relie les uns aux autres, autant le chercher là où il nous unit tous. Le chirurgien qui passe la visite n'écoute pas les plaintes de celui qu'il ausculte : à travers celui-là, c'est l'homme qu'il cherche à guérir. Le chirurgien parle un langage universel. De même le physicien quand il médite ces équations presque divines par lesquelles il saisit à la fois et l'atome et la nébuleuse. Et ainsi jusqu'au simple berger. Car celui-là qui veille modestement quelques moutons sous les étoiles, s'il prend conscience de son rôle, se découvre plus qu'un serviteur. Il est une sentinelle. Et chaque sentinelle est responsable de tout l'empire. »

Etre éducateur est une tâche plus grave encore qu'être berger de quelques moutons : c'est être berger d'hommes, berger de nos enfants. C'est-à-dire être un veilleur attentif penché sur les trésors secrets qui dorment en eux, un prospecteur diligent qui s'efforce de découvrir le diamant rare sous l'épaisse gangue, un éveilleur d'énergie et de grandeur qui veut à tout prix que chacun de ces gosses s'épanouisse, s'élève à ses propres yeux, sente naître en lui le respect des autres et de soi-même, la noblesse du travail, la grandeur de l'homme. C'est vouloir, berger de la beauté, que le troupeau des hommes devienne la société des hommes, que l'instinct cède devant la raison, que l'égoïsme s'évanouisse devant la charité, que de la bête humaine surgisse dans sa noblesse éternelle l'Homme qui vient de Dieu.

Saint-Exupéry se trouvait un jour dans un train bondé ramenant vers le nord des familles entières de mineurs polonais qui avaient travaillé en France. C'était un entassement de fatigue et de misère, de crasse, de haillons, de lassitude, d'écrasement. Ils avaient perdu leur noblesse humaine, ils n'étaient plus que « des machines à piocher ou à cogner ». Et tandis qu'un « animal vieilli conserve sa grâce », ceux-là n'étaient plus « qu'une belle argile humaine abîmée ». Au milieu d'un groupe qui ronflait, un enfant au merveilleux visage, « sorte de fruit doré né de ces lourdes hardes, réussite de charme et de grâce », leva la tête, regarda Saint-Exupéry. Il ressemblait à Mozart enfant, c'était « une belle promesse de vie » qui finirait comme les autres rompus et brisés, « marqués par la machine à emboutir » et qui « fera ses plus hautes joies de musique pourrie, dans la puanteur des cafés-concerts ». D'Exupéry songe qu'un tel résultat n'est pas digne d'une société humaine, d'une « terre des hommes », car « c'est quelque chose comme l'espèce humaine et non l'individu qui est blessé ici, qui est lésé ». Lui qui aime la beauté

morale de l'homme est inquiet. « Ce qui me tourmente, ce n'est point cette misère, dans laquelle, après tout, on s'installe aussi bien que dans la paresse. Des générations d'Orientaux vivent dans la crasse et s'y plaisent. Ce qui me tourmente, les soupes populaires ne le guérissent point. Ce qui me tourmente, ce ne sont ni ces creux, ni ces bosses, ni cette laideur. C'est un peu, dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné...

Seul l'Esprit, s'il souffle sur la glaise, peut créer l'Homme. »

Ainsi Saint-Exupéry, homme droit mais que la morale chrétienne n'inquiète guère, rejoint par sa droiture le *Veni Creator*. Savons-nous toujours en faire autant ? L'appel ardent du *Veni Creator*, nous le chantons si volontiers au début de l'année scolaire. Nos lèvres le chantent tandis que l'orgue fait son bruit. Mais l'hymne solennelle est-elle vraiment la musique de notre âme et la réalité profonde de notre esprit ?

A. Overney.

La beauté, une richesse

L'heure actuelle est une heure d'angoisse ; les soucis matériels se font de plus en plus lourds, les questions économiques absorbent l'activité humaine. Comment résoudre tous les problèmes qui se posent ? Comment réaliser les solutions trouvées ? Et, cependant, l'homme ne vit pas que de pain. Il n'est pas seulement un corps que la faim peut tenailler, il est un corps animé par une âme qui, elle aussi, ne veut pas dépérir, qui, elle aussi, connaît la faim, la soif, cette faim, cette soif de toutes les choses « qu'il est le plus important de posséder, mais qu'on n'achète pas avec de l'argent ». Notre âme désire ardemment la vérité, elle aspire à la beauté, elle a un besoin impérieux de « ces deux filles d'une même Sagesse ». Il lui est nécessaire, pour s'épanouir, de voir dans les êtres la réalisation d'un ordre, d'une harmonie, de voir en eux une correspondance avec le meilleur d'elle-même. Elle a besoin de découvrir dans les êtres ce qui fait qu'ils sont plus qu'ils ne sont, l'idée qu'ils incarnent et qui les porte. Mais il ne lui suffit pas de connaître clairement cette correspondance, il faut qu'elle la sente, l'éprouve, la vive. Il ne lui suffit pas de savoir ce que sont les êtres, il lui faut entrer en communion avec eux. Il faut qu'elle vibre à l'unisson de l'idée qu'ils expriment. Il faut qu'elle jouisse de se retrouver dans les êtres, qu'elle vive leur message muet, car « tout est symbole et similitude, tout est verbe et tout est langage, tout est sagesse et vérité ». Il faut, en un mot, qu'ayant saisi l'idée qui est dans les êtres, elle soit à son tour saisie par cette idée. Il faut qu'ayant compris la vérité, elle soit prise par la beauté.